

Syrie, la révolution amère

En cinq ans, c'est comme si toute une vie s'était écoulée, comme si plusieurs vies et plusieurs morts s'étaient succédé, toutes pires que la précédente. Paul Moreira a fait un travail que les journalistes effectuent trop rarement : retourner sur les traces d'un reportage ancien pour en retrouver les protagonistes et voir ce qu'ils sont devenus. Cela n'a rien de révolutionnaire, mais c'est d'une efficacité implacable dans le cas du conflit syrien.

Fin 2011, le journaliste avait passé clandestinement la frontière entre la Turquie et la Syrie, accompagné d'un groupe d'activistes, qui l'avaient transporté dans un pays en pleine révolution. Parmi eux, Ali, leur chef, perdu de vue pendant quatre longues années, et finalement retrouvé en Turquie, où il vit en exil avec sa famille dans des conditions misérables.

Moreira a ressorti pour l'occasion des rushes de son premier reportage, qu'il montre à Ali et à ses compagnons. Au début, la révolution, quoique déjà meurtrière, était une fête joyeuse, comme un jeu de cache-cache entre gendarmes et voleurs. Il croyait que filmer la réalité des atrocités du régime suffirait à convaincre le monde de venir à la rescousse. Les caméras n'ont pas suffi, il a fallu prendre les armes après des mois de manifestations pacifiques, comme le rappelle justement Paul Moreira, qui remet en place quelques vérités salutaires à l'heure où la révolution syrienne est devenue, pour beaucoup en Occident, synonyme d'extrémisme. Tout comme il explique que, fin 2011, les déserteurs de l'Armée syrienne libre ne recevaient d'aide de personne.

En cinq ans, la Syrie, comme ceux qui y vivent, ont été défigurés. Ali énumère ce que chacun est devenu : lui a quitté la révolution, lui aussi, un tel est en exil, comme Ali, qui fait vivre toute une famille avec un salaire de chauffeur de car. Et puis il y a Ghazi, un bon gros barbu, qui avait protégé Moreira et son cameraman en 2011 pendant une manifestation. Aujourd'hui, Ghazi est un émir de l'organisation Etat islamique (EI). L'argent et le pouvoir l'ont converti à l'extrémisme, assurent ceux qui l'ont connu avant. Les autres ne comprennent pas ce qui s'est passé, ils ne comprennent pas comment leur pays en est arrivé là.

" C'est de votre faute "

" L'Europe nous a lâchés, c'est de votre faute ", grommelle Ali. Il en veut à tout le monde : à Assad, qui a fait la politique du pire, aux Occidentaux, qui n'ont pas tenu leurs promesses d'aide, et surtout aux djihadistes, de l'EI et du Front Al-Nosra, la branche syrienne d'Al-Qaïda. Ce sont ces derniers qui l'ont forcé à quitter sa maison – et finalement son pays – après avoir tout pillé et battu sa femme et sa mère. Quand Paul Moreira interroge ces exilés sur leur pays, que certains voient tous les jours depuis la fenêtre de leur mesure, leurs yeux clairs se fendillent en du cristal. *" Tout me manque, les pierres, les morts,* dit le père d'Ali. *Ça te brûle mais tu ne peux rien faire. "* Ils ne regrettent pas la révolution, mais s'ils avaient su son prix, peut-être ne l'auraient-ils pas déclenchée.

Pour rentrer au pays, retrouver l'air de la Syrie, Ali est prêt à tout. Il combat désormais contre les djihadistes avec le soutien de la Turquie. Il se retrouve face à des adolescents prêts à se faire exploser et qu'il n'ose pas toucher tant ils semblent des enfants. Blessé, il a dû retourner en Turquie. En 25 minutes seulement, ce reportage simple et humain résume cinq années d'un conflit trop souvent présenté comme incompréhensible.

Christophe Ayad